

**Au bout de soi, au bout du monde**  
*Ushuaia*

Marie-Andrée Brault

Number 95 (2), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (2000). Review of [Au bout de soi, au bout du monde : *Ushuaia*]. *Jeu*, (95), 11–13.

## Au bout de soi, au bout du monde

**A**ller au bout du monde, voilà déjà une belle idée. Si en plus ce bout du monde, la ville la plus au sud de la terre, s'appelle Ushuaia et qu'une légende affirme qu'elle est le dernier endroit où l'on peut déposer ses chagrins d'amour, il est difficile de refuser l'invitation lancée par Persona Théâtre. Dans le spectacle *Ushuaia*, rêve et réalité se côtoient, passé et présent cohabitent. Le personnage qui tient toutes les

### *Ushuaia*

TEXTE D'ÉRIC JEAN, AVEC LA COLLABORATION DE NATHALIE CLOUTIER, D'ANNIE BEAUDOIN ET DES COMÉDIENS. MISE EN SCÈNE : ÉRIC JEAN, ASSISTÉ D'ANIK BEAUDOIN ; SCÉNOGRAPHIE : NORMAND BOUCHER ; COSTUMES : MAGALIE AMYOT ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; ACCESSOIRES : MÉLANIE MARTIN. AVEC CAROLINE CLÉMENT (MURIELLE), HUGUES FORTIN (ALBERT), STÉPHANE FRANCHE (ANTOINE), ARIEL IFERGAN (JÉRÔME), ISABELLE LAMONTAGNE (SIMONE), JOHANNE LEBRUN (MARION), SANDRINE MÉZERETTE (LÉONIE) ET JULIE RIVARD (JUSTINE). COPRODUCTION DE PERSONA THÉÂTRE ET DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER, PRÉSENTÉE À LA SALLE FRED-BARRY DU 5 AU 21 NOVEMBRE 1999.

ficelles de l'histoire est Marion, femme sans âge à l'accent indéfinissable, qui parcourt le monde et recueille des objets ayant appartenu à des personnes mortes ou disparues pour que subsiste un peu d'elles. Marion les range avec soin et méthode dans des boîtes, une par personne. Attirée à Ushuaia par la légende, elle a établi ses quartiers au grenier d'une maison de chambres, abandonnée au moment où la pièce débute, mais qui a accueilli de nombreux voyageurs et âmes errantes. Questionnée par Justine, elle aussi de passage, Marion ouvrira quelques boîtes et fera revivre sous nos yeux les derniers occupants de l'endroit.

Dans cette pièce d'Éric Jean, la matière s'organise en croisements et en parallèles. Toute rencontre, toute personne aperçue par hasard, devient tout à coup déterminante, et les destins de l'ensemble des personnages semblent inextricablement liés. Les pièces de ce puzzle humain s'assemblent pour former un portrait des déchirures de l'âme, marquées par l'errance et les déceptions amoureuses. Car les personnages sont mus essentiellement par les élans de leur cœur, davantage pour le pire que pour le meilleur. Dans cet univers, l'amour est quelque chose de fulgurant, qui frappe de plein fouet et qui mène les personnages au bout de toutes les limites. La ville d'Ushuaia, limite ultime du monde civilisé, n'a pas été choisie innocemment.

Parmi ces histoires irraisonnées, il y a celle de Justine, Québécoise qui a rencontré un marin espagnol par hasard. Quarante-huit heures (dont quarante passées à faire l'amour) ont suffi, malgré les barrières de la langue, à tisser un amour si fort qu'il



*Ushuaia* d'Éric Jean. Persona  
Théâtre, 1999. Photo : Luc  
Doyon.

pousse Justine à s'enfermer dans un conteneur pour suivre son marin. Il y a aussi l'amour d'Albert pour une femme faisant de l'auto-stop, né dans la minute qui a suivi leur rencontre. Ou encore celui d'Antoine pour une star disparue, aperçue seulement en photographie, qui le pousse à traquer cette femme jusque dans ses plus lointains retranchements. Le vertige amoureux est cependant toujours annonciateur d'une chute prodigieuse. L'amour échoue par la faute de malentendus ou parce qu'il est enraciné dans le mensonge, et ses fruits sont l'abandon, la mort, le meurtre et la folie.

*Ushuaia* présente au spectateur un univers pour le moins inquiétant puisque les personnages sont entièrement soumis à leurs sentiments et perdent tout contrôle sur leur propre existence. Chaque acte volontaire est destiné à échouer. Même la tentative de suicide de Murielle, jeune femme à qui la vie ne semble avoir réservé rien de bon, rate de façon étonnante et bien tristement, serait-on tenté de dire, puisqu'elle connaîtra peu de temps après une fin encore plus atroce. La mort, dans toute son absurdité, plane à Ushuaia.

La production de Persona Théâtre souffre de certaines faiblesses. Elle s'appuie sur des supports dramatique et textuel qui sont parfois bien minces. L'écriture collective qui est à la base de cette pièce serait-elle en partie la cause de cette semi-réussite du texte ?



La récente déception apportée par un spectacle comme *les Enfants d'Irène*, présenté par des créateurs pourtant beaucoup plus expérimentés que l'équipe d'Éric Jean, donne à penser que cette façon de procéder, que l'on tente périodiquement de ranimer, ne donne pas toujours des résultats heureux. Il y a entre autres, dans *Ushuaia*, des personnages qui ont une importance et un intérêt très relatifs. Justine, figure dessinée à grands traits, ne semble être là que pour faire parler Marion de son travail et faire comprendre au spectateur les chevauchements temporels. Le vide de l'existence de Murielle, quant à lui, n'est qu'effleuré, et on s'explique donc mal qu'une simple audition ratée la pousse au suicide. En multipliant les personnages, la pièce n'a pu montrer d'eux que ce qui en forme la surface. Les jeunes comédiens les défendent toutefois avec conviction et une assez belle unité. Seul le jeu de Johanne Lebrun, en Marion, tranche sur celui des autres par l'accent adopté qui, s'il étonne d'abord, détonne. Il a cependant la qualité de déréaliser ce personnage très particulier d'archiviste de destins et d'ajouter à l'atmosphère empreinte d'étrangeté de l'univers mis en place.

C'est en effet la plongée hors du réel, ou au-delà du réel, qui fait toute la force de cette pièce par moments troublante. Si certaines images poétiques sont malhabiles ou inabouties, plusieurs scènes réussissent à faire surgir des instants de magie. Éric Jean fraie dans les mouvantes zones du rêve, du souvenir et du fantasme, et son travail se pose en héritier de celui de Robert Lepage, tant par l'exploration des thèmes du hasard et de l'exil que par la recherche visuelle. Il sait faire une utilisation ingénieuse des objets, comme ce lit qui avale littéralement un personnage – déjà utilisé dans son précédent spectacle, *Une livre de chair* –, ou encore cet aspirateur dans la scène où les personnages se succèdent mystérieusement et où le fil de l'appareil devient fil de téléphone. Ce dernier procédé n'est pas qu'amusant puisqu'il souligne les liens indéfinissables unissant les destins des personnages et illustre le questionnement sur le double qui traverse toute la pièce. Présentant une enfilade de chambres toutes semblables, le décor accentue le parallélisme des vies qui se jouent devant nos yeux, et quelques scènes identiques sont d'ailleurs exécutées simultanément, dans plusieurs chambres à la fois. Les multiples possibilités de ce décor (glissements de panneaux, ombres chinoises) ont été pensées avec un souci de l'image évident, influence peut-être du grand écran si l'on se fie aux emprunts au *Mépris* de Jean-Luc Godard. Le personnage de Léonie (qui quitte son mari scénariste parce qu'elle le méprise et subit par la suite un grave accident de voiture lui faisant perdre la mémoire) est calqué en grande partie sur celui joué par Bardot. Les dialogues d'une scène du film sont aussi intégralement repris, et la musique composée par Delerue trouve sa place dans une trame sonore riche, mais dont la présence semble disproportionnée. L'influence du cinéma est marquée dans cette utilisation de la musique qui ne tolère aucun silence, comme si les mots et les gestes étaient considérés insuffisamment forts pour maintenir l'intérêt du spectateur. Quoi qu'il en soit, avec cette deuxième production, Persona Théâtre s'impose déjà comme une compagnie aux partis pris esthétiques affirmés dont la force réussit à faire oublier certaines lacunes. **J**